

Renouveler les points de vue

Collectif (sous la direction de Ginette Michaud avec la collaboration de Patrick Poirier), *L'autre Ferron*, Montréal, Fides, coll. « Nouvelles études québécoises », 1995, 480 p., 34,95 \$.

Collectif (sous la direction de Benoît Mélançon et de Pierre Popovic), *Saint-Denys Garneau et La Relève*, Montréal, Fides, coll. « Nouvelles études québécoises », 1995, 136 p, 19,95 \$.

Collectif (sous la direction de Claude Romney et d'Estelle Dansereau), *Portes de communications. Études discursives et stylistiques de l'oeuvre de Gabrielle Roy*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1995, 214 p., 26 \$.

Michel Gaulin

Numéro 80, hiver 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38675ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gaulin, M. (1995). Compte rendu de [Renouveler les points de vue / Collectif (sous la direction de Ginette Michaud avec la collaboration de Patrick Poirier), *L'autre Ferron*, Montréal, Fides, coll. « Nouvelles études québécoises », 1995, 480 p., 34,95 \$. / Collectif (sous la direction de Benoît Mélançon et de Pierre Popovic), *Saint-Denys Garneau et La Relève*, Montréal, Fides, coll. « Nouvelles études québécoises », 1995, 136 p, 19,95 \$. / Collectif (sous la direction de Claude Romney et d'Estelle Dansereau), *Portes de communications. Études discursives et stylistiques de l'oeuvre de Gabrielle Roy*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1995, 214 p., 26 \$.] *Lettres québécoises*, (80), 41–42.

Collectif (sous la direction de Ginette Michaud avec la collaboration de Patrick Poirier), *L'autre Ferron*, Montréal, Fides, coll. • Nouvelles études québécoises •, 1995, 480 p., 34,95 \$.

Collectif (sous la direction de Benoît Melançon et de Pierre Popovic), *Saint-Denys Garneau et La Relève*, Montréal, Fides, coll. • Nouvelles études québécoises •, 1995, 136 p., 19,95 \$.

Collectif (sous la direction de Claude Romney et d'Estelle Dansereau), *Portes de communications. Études discursives et stylistiques de l'œuvre de Gabrielle Roy*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1995, 214 p., 26 \$.

Renouveler les points de vue

Trois grandes figures de nos lettres sous des éclairages nouveaux.

ÉTUDES LITTÉRAIRES
Michel Gaulin

PARCE QU'ELLES SE DÉPLOIENT EN UN CORPUS RESTREINT, les petites littératures sont sans doute plus que les grandes astreintes au besoin constant de se renouveler, tant dans leurs formes d'expression que dans les tentatives d'interprétation auxquelles elles ouvrent la voie. Dans le cas, plus particulièrement, des dernières — les tentatives d'interprétation —, le nombre toujours croissant des chercheurs et des commentateurs ne peut éternellement se pencher sur les mêmes problèmes. Il faut donc tenter sans cesse de renouveler les points de vue, de jeter une lumière nouvelle sur les sentiers battus des prédécesseurs, bref, comme disaient nos grands-mères, de faire du neuf dans du vieux. À moins, bien sûr, que, pour tel auteur ou tel autre, il subsiste encore des ensembles de textes ou de documents à mettre au jour ou à exploiter et qui sont susceptibles, à défaut de chambarder de fond en comble le sens de l'œuvre, tout au moins de l'affiner. Consacrés à trois grandes figures de notre patrimoine littéraire, les ouvrages qui font l'objet de la présente chronique témoignent chacun à leur façon — certains avec plus de bonheur que d'autres — du défi posé par l'im pératif constant de renouveau.

L'autre Ferron

Dans un ouvrage important et qui fera date, une brochette de collaborateurs réunis autour de Ginette Michaud se livrent, dix ans après la mort de Jacques Ferron, à une « réflexion qui reprend et surtout cherche à transformer le sens de l'héritage culturel considérable qui aura été légué par l'écrivain » (p. 7). Axé sur la double articulation, politique et esthétique, de l'œuvre autour de la question identitaire, ce collectif s'intéresse au Ferron « passeur de cultures et de lectures » (p. 8) en faisant ressortir le rôle considérable de l'intertextualité (et, partant, de l'altérité) dans son œuvre. Le titre retenu, quant à lui, s'explique par le fait qu'on a voulu mettre en évidence des aspects jusqu'ici moins connus de la carrière et de l'œuvre, le Ferron des commencements (l'expérience gaspésienne de 1946 à 1948, par exemple) et celui de la fin (*La conférence inachevée* et *Le pas de Gamelin*, véritable « désastre » dans lequel, de son propre aveu, il est « resté pris » [p. 383]), mais aussi le Ferron plus privé,

celui des inédits, des correspondances et des interviews. À cette enseigne, le volume est complété par la publication de trois extraits du *Pas de Gamelin*, de la correspondance intégrale avec le poète et éditeur trifluvien Clément Marchand, d'extraits de la correspondance avec l'un des traducteurs de Ferron, Ray Ellenwood, et d'une mince tranche des entretiens accordés par l'écrivain à Pierre L'Hérault au cours de l'automne 1982.

On le constate, il reste, dans le cas de Ferron, encore bien des inédits à exploiter pour arriver à une connaissance plus précise de l'œuvre. À ce propos, Ginette Michaud attire l'attention sur l'importance de la correspondance, dans laquelle elle voit un substitut au journal intellectuel que Ferron n'a pas tenu, « une source indispensable pour suivre à la trace les allégeances littéraires très diversifiées de Ferron » (p. 141). Il faut donc souhaiter que se poursuive, de façon délibérée et expéditive, la publication de ces documents, entre autres celle de la correspondance avec Jean-Marcel Paquette, sur un coin de laquelle Ginette Michaud lève le voile dans son étude consacrée aux lectures anglaises de Ferron.

S'agissant des études, on me permettra de signaler, en particulier, celle, justement, de Ginette Michaud, remarquable comme toujours, et celle de François Chaput, qui examine *Le ciel de Québec* dans la perspective de l'épopée traditionnelle ou du récit de fondation. Ces deux études sont reliées, en réalité, car elles montrent à quel point Ferron a été obsédé, tant dans sa mythologie personnelle que dans sa réflexion esthétique et politique sur le devenir de la nation, par la question des origines. Fils d'un père « qui parlait le français comme il parlait l'anglais, c'est-à-dire en cassant une langue par l'autre » (p. 164), Ferron aurait cherché, par ses lectures anglaises (au premier chef, la Bible, Shakespeare, *Le moulin sur la Floss* de George Eliot, mais aussi ce « passeur de culture », Antoine Hamilton, écrivain d'origine anglaise mais écrivant en français, sans oublier James Joyce qui sut se servir de la langue de l'opresseur à des fins de subversion esthétique) à résoudre l'une des questions les plus fondamentales de son œuvre, « celle de l'altérité tout particulièrement et du rapport à soi à travers cet autre » (p. 143). Quant au *Ciel de Québec*, s'il ne correspond pas en tous points à l'épopée parfaite dont Ferron avait pu rêver, il n'en reste pas moins qu'il constitue, aux yeux de François Chaput, une tentative de



« réécriture du passé national » qui peut s'entendre « comme un hommage rendu à ceux qui prirent part et œuvrèrent à la réalisation du pays » (p. 71-72). C'est ce qui expliquerait, entre autres, la profession d'admiration pour Duplessis (p. 78) qui surprend dans un ouvrage publié en pleine Révolution tranquille, mais sur laquelle Ferron devait revenir, vingt ans plus tard, en l'amplifiant, dans ses entretiens avec Pierre L'Hérault (p. 415-417). Encore là, Ferron aurait servi de « passeur », de conduit pour « inscrire le présent dans une tradition » (p. 77).

Saint-Denys Garneau et *La Relève*

Si, dans sa défense et illustration du passé québécois, Ferron se situe, au dire de François Chaput, dans la mouvance de l'historien Garneau (*L'autre Ferron*, p. 84), force est bien de constater qu'il ne portait pas la même estime à son arrière-petit-fils et à ses amis, « petits jeunes gens entretenus [ayant] fait une revue [...] qui a permis à certains de faire carrière » (*ibid.*, Entretiens avec Pierre L'Hérault, p. 421). Il n'en reste pas moins que *La Relève* a constitué un moment important dans notre vie intellectuelle et qu'on ne saurait sans injustice minimiser son apport à notre devenir collectif. Dans la pléthore de colloques et de manifestations de toutes sortes qui ont marqué, à l'automne 1993, le cinquantenaire de la mort du poète, les organisateurs du colloque de



l'Université de Montréal ont donc eu raison de proposer aux participants un regard sur l'œuvre de Saint-Denys Garneau dans le contexte de l'aventure de *La Relève* et de la pensée qui a contribué à l'alimenter en idées.

D'excellentes communications ont marqué ce colloque : celle de Michel Biron, autour de la notion de « fissure », négative selon le « texte social » de la revue, mais créatrice d'un « espace de liberté et de dérision [...] dès lors que le poème accepte de s'écrire auprès des fissures, dès lors qu'il accepte de s'y prendre les pieds » (p. 24) ; celle aussi d'André Brochu, qui confronte la pensée d'Ernest Gagnon, dans *L'homme d'ici*, et l'aventure poétique de Garneau pour montrer que le « génie propre » de ce dernier « aura consisté à transférer à l'homme intérieur ce qui était plus normalement [dans le propos de Gagnon] associé à l'homme de là, c'est-à-dire l'abstraction » (p. 30). Productrice, aux yeux de Gagnon, de « formules faciles », l'abstraction aurait été au contraire, chez Saint-Denys Garneau, l'occasion d'une « expression de la recherche tragique de soi » qui se résout dans la mort entrevue non plus comme « un concept lyrique mais ontologique » (*ibid.*). Paul Chamberland, quant à lui, revient sur la question du « poète empêché » pour émettre l'hypothèse, en s'appuyant sur le texte bien connu « Le mauvais pauvre », que l'échec du processus créateur, chez Garneau, serait lié à une épreuve à caractère initiatique qui n'aurait pas abouti, l'empêchant, par le fait même, d'être « ce plus grand poète qu'il aurait pu devenir » (p. 113). Enfin, on saura gré à Yvan Cloutier de sa belle synthèse sur l'influence de la pensée de Maritain non seulement sur le groupe de *La Relève*, mais, de façon plus générale, sur la classe intellectuelle canadienne-française des années trente.

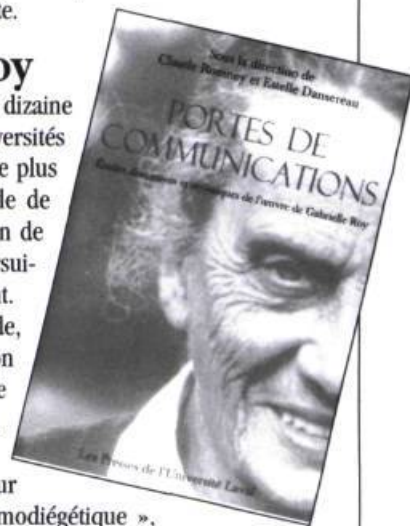
L'écriture de Gabrielle Roy

Dans *Portes de communications*, une bonne dizaine de collaborateurs recrutés dans diverses universités réparties à travers le Canada tentent de cerner de plus près les caractéristiques de la langue et du style de Gabrielle Roy, de façon à combattre la réputation de « piètre styliste » (p. 3) qui n'a cessé de la poursuivre en dépit de sa renommée d'écrivain important.

Las ! cette tentative s'appuie, d'étude en étude, sur un *a priori* critique si abscons, que le jargon aura vite raison de la bonne volonté du lecteur le plus aguerré et le plus sympathique au sujet. Celui-ci en aura bientôt assez de ces pages où se voient, dans le plus pur charabia, le « narrateur extrahétérodiégétique », la « narratrice intrahomodiegétique », l'« instance narrative transsubjective et transpronominale » et l'« instance ubiquiste à fonction textuelle et paratextuelle dans la réflexion intradiégétique [de l'histoire d'Alexandre Chenevert] » (p. 85), cela sans parler de l'usage répété et appuyé, par parti pris idéologique évident, des barbarismes *écrivaine* et *auteure*, ainsi que de l'adjectif *régien* (œuvre *régienne*, personnages *régien*s).

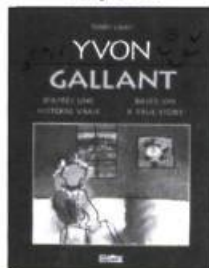
Le lecteur qui persévéra jusqu'à la fin ne trouvera dans ces pages, pour peu qu'il ait lui-même fréquenté l'œuvre de Gabrielle Roy, rien qu'il ne sût déjà sur l'imaginaire de la romancière, et ne sera pas davantage convaincu par les démonstrations amphigouriques contenues dans cet ouvrage consacré de façon plus spécifique à son style.

Les jeunes chercheurs qui ont accepté de participer à cet exercice auraient tout intérêt à comprendre le plus rapidement possible que la communication, et *a fortiori* tout discours sur le style, passent par la simplicité et la clarté.



Un peintre à connaître!

Yvon Gallant
D'après une histoire vraie
Based on a True Story
Terry Graff



Selon le philosophe Serge Morin, lorsque Yvon Gallant dessine, il écrit. Il écrit des histoires vraies. Mais il y a histoire et Histoire. Yvon est un de ces rares penseurs qui ont su réunir les deux à la fois : la fantaisie et la « vérité ». Dans ce livre, le conservateur de la Galerie d'art et du Musée du Centre de la Confédération, Terry Graff, raconte l'histoire derrière chacun des tableaux de cette rétrospective.

Livre bilingue, illustré couleur et n/b, couverture cartonnée

2-7600-0285-3 176 p. 39,95 \$

Premier roman!

Madeleine ou la rivière au printemps
Simone Rainville



C'est par ses lettres à son amant que Madeleine se laisse découvrir. Des lettres qui stimulent l'imagination autant par ce que l'épistolière cherche à cacher que par ce qu'elle consent à révéler. Ces lettres, rédigées dans un chantier forestier des années 50, laissent aussi entrevoir, avec sensibilité, la traditionnelle exploitation des bûcherons.

2-7600-0274-8 198 p. 19,95 \$